

Emmanuel Housset

Université de Caen Normandie

Identité et Subjectivité

Introduction

La « valeur absolue » de la personne fait partie de ces « évidences » de l'Européen contemporain quand il cherche à se constituer une représentation morale du monde. C'est ainsi que dans les milieux dits « éclairés » on parle de la « dignité de la personne humaine » sans que cette bonne conscience somnambulique, proche du simple moralisme, conduise à une recherche de définition pour la personne et pour la dignité. Dans cette époque plus avide de savoir-faire que de savoir, on va jusqu'à construire une expression qui est un pur pléonasme, celle d'« éthique pratique », puisque toute éthique est une réflexion sur l'action. Le présupposé implicite de cette « éthique pratique », que ce soit l'éthique médicale, l'éthique de l'entreprise, l'éthique de l'administration, l'éthique du sport, etc., peut être double : soit on considère que les grands principes éthiques sont acquis et évidents (autonomie de la personne, responsabilité absolue du sujet...) et que la seule difficulté est celle de leur mise en œuvre dans un champ pratique déterminé (la responsabilité du médecin n'est pas identique à celle du chef d'entreprise, à celle du proviseur...), soit dans un relativisme de bon aloi, marqué ou non par la mort de Dieu, on considère qu'il n'y a pas de valeur absolue et que l'éthique relève seulement d'un consensus intersubjectif conduit par le « bon sens ».

Face à cet enlisement récurrent de l'éthique dans le moralisme, la philosophie médiévale peut nous tendre un bras secourable en nous apprenant à reconduire l'éthique aux questions métaphysiques fondamentales. Une attention portée à la tension constitutive de la philosophie médiévale entre le sens anthropologique de la personne et son sens théologique ne conduit pas à re-théologiser le terme de personne après sa dé-théologisation progressive, mais peut inviter la pensée contemporaine à remettre en cause la définition soi-disant évidente de la personne humaine par la seule conscience de soi, par l'autonomie, par la production de la vérité, pour donner à comprendre que la personne dans toute la richesse de sa vie est plus un témoin qui atteste de ce qu'il rencontre, qu'un sujet qui s'approprie ce qu'il constitue. En effet, la puissance spéculative de la réflexion trinitaire et christologique, dont on est loin d'avoir encore pris toute la mesure, a fait de la philosophie médiévale, même si cette catégorie demanderait une véritable justification philosophique, une étape décisive dans l'histoire du concept de personne et qui ne peut donc être réduite à une parenthèse théologique entre la représentation antique et la représentation moderne de la personne. Notamment, contre la définition kantienne qui fait de la personne un absolu en ce qu'elle écoute la loi morale, la philosophie médiévale peut donner à comprendre d'une façon

beaucoup plus concrète la singularité comme une valeur absolue. Certes, cette idée que la personne est une histoire unique fut ensuite à nouveau mise en valeur par Fichte, Schleiermacher, Dilthey, Husserl et bien d'autres, néanmoins la conceptualité trinitaire libère aussi de ce formalisme qui consiste à voir dans la personne un sujet isolé et infiniment responsable.

Face au formalisme toujours plus poussé de l'éthique et de la définition de la personne, formalisme qui peut être considéré comme une cause décisive de la crise spirituelle actuelle, il est urgent et nécessaire de montrer que le renouveau de la personne, de la compréhension qu'elle a d'elle-même, passe par un travail historique qui est une confrontation entre l'élaboration du concept de personne au Moyen-âge et la renaissance d'une certaine compréhension de la personne avec Kierkegaard, le personnalisme allemand d'Edith Stein et de Max Scheler, la philosophie du dialogue de Buber, Rosenzweig et Löwith, et la phénoménologie actuelle héritière des travaux de Ricœur et de Levinas¹.

Avec la critique de la seule définition de la personne par la conscience de soi et par l'autonomie, il en va de la compréhension même de la substantialité de la personne. Si depuis le droit romain il importe de distinguer ce qui relève des personnes et ce qui relève des choses, toute la difficulté est de ne pas comprendre la substantialité de la personne par analogie avec celle de la chose. La personne est une personne en ce qu'elle se tient par elle-même, mais cette tenue par soi est incomparable avec celle de la chose, car elle est un processus de personnalisation, elle est aussi une relation essentielle, et elle est inséparable d'une liberté. Avant le personnalisme contemporain, la philosophie médiévale a pu montrer que la personne ne peut être réduite à une unité de nature en ce qu'elle est l'unité d'une relation essentielle. Il est alors nécessaire d'écarter au moins deux déterminations de la personne : elle n'est ni une substance toujours déjà là, ni une simple addition de relations accidentelles. L'enquête historique et l'enquête spéculative vivent ici l'une de l'autre pour rendre possible un nouveau sens de la substance et un nouveau sens de la relation propre à la personne.

Autrement dit, le cœur de la réflexion sur la personne consiste dans la reconnaissance d'une singularité proprement humaine qui n'est pas la simple particularisation d'un universel. En effet, en opposition à une conception de l'individu par additions et compositions qui convient aux choses, il s'agit d'envisager une forme proprement humaine de la singularisation dans laquelle le pouvoir d'être soi vient aussi d'au-delà de soi. Le devenir soi ne peut pas se réduire à l'enlèvement en soi d'un sujet qui veut se produire lui-même et l'accès à soi n'est pas un simple acte de puissance, de maîtrise, mais également un acte d'humilité, de douceur, d'accueil. Là encore, il s'agit de résister à l'identification spontanée de la personne au sujet auto-législateur qui réduit l'être soi à la constance d'un « je », pour retrouver une dimension de réceptivité, une relation originellement constitutive qui fait que la personne est aussi par autre chose qu'elle. Telle est l'aporie historique et conceptuelle de la notion de personne :

¹ Il est bien sûr impossible pour la philosophie médiévale comme pour la philosophie contemporaine de citer tous les auteurs concernés.

contre la multiplication incessante des déterminations empiriques de l'homme qui conduisent au relativisme, il est nécessaire de gagner un concept formel de personne, mais contre l'abstraction du formalisme il convient d'être attentif à l'existence même de la personne et aux situations concrètes dans lesquelles elle est engagée.

On ne soulignera jamais assez le caractère dangereux de la définition de la personne selon « l'attitude naturelle », comme dit Husserl, et qui énonce que la personne est un individu rationnel, maître de lui, qui doit, depuis la solitude de la présence à lui-même, tenir son rôle dans l'espace social. Un père n'est pas seulement l'individu rationnel qui doit répondre seul, absolument et infiniment, devant le tribunal intérieur et devant le tribunal social de « sa » décision de faire un enfant. Il y a dans cette compréhension de la responsabilité quelque chose d'épouvantable, une violence sournoise, parce qu'elle fait abstraction de la relation : être père, c'est aussi être par son enfant dans la finitude de son existence. Ce moi humain absolument responsable depuis sa solitude, qui doit sans cesse se justifier, est le Veau d'or de la modernité, et la réflexion sur la personne ne va pas sans une remise en cause de cette idolâtrie du moi autarcique et autocrate. Dès lors, retrouver la personne, c'est la retrouver comme une histoire incommensurable avec les relations dans le monde. Comprendre que la personne n'est pas un individu constitué par un réseau de relations mondaines, mais une certaine façon de répondre de l'histoire qui la précède en accomplissant sa mission propre de rendre le monde à sa vérité, est ce qui permet encore aujourd'hui de libérer la personne de cette idole qu'est le sujet pour la comprendre comme un être qui agit à partir de ce qui se donne à lui. On n'est une personne qu'à le devenir en se constituant dans les épreuves de l'existence comme un agent éthique, et c'est alors que se donne à voir une nouvelle égalité entre les personnes du fait qu'elles sont incomparables.

Ce numéro thématique² sur le concept de personne cherche donc à participer à la renaissance d'une métaphysique de la personne³ au-delà de la psychologie et de l'anthropologie en décrivant la personne comme un agent éthique singulier.

Kristell Trégo (université de Clermont-Ferrand) montre comment le Moyen-âge latin d'abord attaché à la question de la morale a pu développer une interrogation éthique, et non plus seulement morale, en faisant émerger la notion de volonté. Or la naissance de cette éthique de la liberté est ce qui rend possible une reconnaissance de l'individualité de la personne. Avec saint Anselme de Cantorbéry le rapport entre substance et personne s'inverse, puisque c'est la personne qui permet de penser la substance, et cela conduit à une réévaluation de l'individualité humaine et à une nouvelle conception de la substance. L'homme devient une personne comme agent éthique qui s'individualise par ses propres actes

² Ce numéro thématique fut préparé par une série de conférences données en 2007-2008 pendant le séminaire de recherche de l'équipe *Identité et subjectivité* de l'Université de Caen Basse-Normandie (UCBN) consacré cette année-là au thème de la personne, équipe dirigée par le professeur Vincent Carraud.

³ Dans cette perspective qu'il me soit permis de renvoyer à mon ouvrage *La vocation de la personne. L'histoire du concept de personne de sa naissance augustiniennne à sa redécouverte phénoménologique*, Paris, PUF, coll. Epiméthée, 2007 et à la revue *Les Etudes philosophiques*, avril 2007, sur *Personne et ipséité*.

et ce que l'on nomme le « personnel » devient ce qui est reçu au cours de sa vie par une action non-naturelle, par des choix volontaires dont l'individu doit répondre comme personne.

Laure Solignac (Institut catholique de Paris) met en valeur la diversité des perspectives de saint Bonaventure sur la personne, afin de montrer la nécessité de penser une « égalité différenciée ». Cela conduit également à souligner la différence entre la distinction personnelle dans la créature, qui s'effectue par additions et compositions, et la distinction personnelle en Dieu qui est multiplication dans la simplicité et qui fait que la personne existe dans la relation. Dès lors, en l'homme, la dignité devient une dimension fondamentale de la personne, puisqu'elle est ce que la personnalité ajoute à l'individu, et cette excellence personnelle est indissociable de la relation à Dieu. Saint Bonaventure donne ainsi à comprendre que l'évolution du terme de personne est liée à celle du concept de dignité, qui ne se réduit plus à sa dimension cosmologique : il y a une noblesse propre à la personne comme union admirable d'une âme et d'un corps et qui consiste dans la possibilité de se relever. La dignité ne va pas sans humilité et c'est ainsi que la personne est une histoire.

Le professeur Pasquale Porro (université de Bari) revient sur la question de l'*acceptio personarum* pour étudier au moins un cas dans lequel le terme de personne semble prendre une signification négative. C'est dans le cadre de la doctrine paulinienne de la grâce que l'expression signifie que Dieu ne choisit pas en fonction de préférences personnelles, mais à partir des mérites objectifs de celui qu'il choisit. Pourtant, si Dieu n'est pas déterminées par les « personnes » et si les mérites viennent après le choix, comment Dieu peut-il être juste ? L'*acceptio personarum* contredit à la justice distributive et Dieu appelle ceux qu'il a choisi d'élire, sans pour autant destiner personne au mal, car cette exception ne concerne que les élus. En conséquence, être élu ne constitue jamais un mérite que l'on peut s'attribuer et relève de la seule manifestation de la bonté divine qui est insondable. Or accéder à l'idée que le salut n'est pas un mérite personnel que l'homme peut se donner permet de comprendre l'histoire que l'homme est autrement que comme une production de soi par soi.

A titre de confrontation historique avec les études médiévales précédentes, Deborah Blicq (équipe *identité et subjectivité*) montre également en quoi la personne selon Franz Rosenzweig est une conversion, c'est-à-dire un exil, un départ pour aller vers soi dans l'épreuve de l'extériorité. En cela l'histoire qui constitue la personne est à la fois une transformation de soi et un dessaisissement de soi. Dans cette perspective plus contemporaine, l'amour devient un événement de l'intériorité qui conduit à se découvrir comme singulier absolu dans l'épreuve de l'autre homme. On retrouve alors la dimension fondamentale d'humilité dans le processus de personnalisation : l'écoute de l'altérité est un retour vers soi qui brise le tragique de l'existence. En conséquence le nom propre est ce qui ne se laisse pas prendre dans un genre, il est ce qui est au-delà de toute singularité mondaine, pour être l'acte propre d'attester une histoire vivante. Expropriée d'elle-même, la personne peut dans un deuxième temps ne plus être un mouvement de retour sur soi pour être totalement tournée vers l'ailleurs ; elle s'accomplit alors en devenant une parabole de l'amour

divin. Telle est la raison de fonds pour laquelle la personne n'est jamais nommée dans *L'Etoile de la Rédemption*, car elle demeure indéfinissable dans cet exil qu'est l'amour.

Ainsi, de la pensée médiévale à la pensée contemporaine se tisse la possibilité de ne pas définir la personne par la seule autonomie pour penser une liberté qui se nourrit de l'humilité, puisque son histoire propre relève aussi de cet impératif hétéronomique qu'est l'amour. Que la personne ne soit pas la simple singularité d'un genre mais une singularité d'acte incommunicable et incommensurable, c'est ce dont il faut sans cesse renouveler l'intelligence pour ne pas perdre ce qui fait la substance de la personne, à savoir la volonté de se porter en répondant à ce qui l'appelle. Contre toute analogie avec l'identité de la chose, la personne n'est pas une substance qui doit conserver sa forme, persévérer dans son être, face à tous les coups du monde, mais elle est cette possibilité de recevoir sa forme de ce qui n'est pas elle et de trouver sa substantialité dans le don d'elle-même pour la liberté de l'autre.